L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 AOUT 1891. 64ème Année

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 AOUT 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, aux les portes.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Stephen J. Derbes—Au No 221 rue des Champs-Elysées, le contenu de la maison de résidence élégamment meublée de M. A. Landredie, la famille cessant de tenir maison.

Une lettre de M. de Bismarck.

C'est dans le *Figaro* que nous avons trouvé un autre intéressant d'une lettre que M. de Bismarck aurait, tout récemment, écrite à un diplomate russe de ses amis—lettre dont nous avons déjà parlé et où l'ex-chancelier appréciérait la situation actuelle, surtout au point de vue des manifestations qui viennent d'attester, à Cronstadt, l'intimité de la France et de la Russie. Cette lettre est-elle réellement authentique? se demande la *Liberté*. Tout en attendant—continue le journal de Paris, —qu'elle soit confirmée ou démentie par celui à qui on l'attribue, nous devons dire qu'elle a tous les caractères de la vérité. On comprend qu'un homme d'Etat de la valeur de M. de Bismarck n'ait pu laisser passer un événement aussi important que la manifestation publique des liens qui unissent Paris et Saint-Pétersbourg, sans en dire ce qu'il en pense—au moins dans les épanchements d'une correspondance intime.

Le passage de cette lettre que publie notre confrère, mérite d'être reproduit.

Après avoir déclaré que la visite de la flotte française en Russie n'aurait pas eu lieu s'il était resté au pouvoir, M. de Bismarck ajoute :

Depuis le jour où j'ai fait signer le premier traité de la triple alliance, et malgré ce traité, j'ai ne écarter de l'Allemagne toute proposition ouverte de la part de la Russie, mais j'ai eu toujours soin d'avoir deux fers au feu (*zwei eisen im feuer*).

La diplomatie allemande a commis, au cours des derniers temps, trois bourdes fantastiques : d'abord les avances faites à la France dans l'affaire de l'Exposition de Berlin qui a fini si piteusement avec la visite de l'impératrice Frédéric à Paris faite avec si peu de tact. Ces avances étaient de nature à rendre l'Allemagne suspecte à la Russie et à faire croire à celle-ci que le gouvernement allemand cherchait à affaiblir l'influence de la politique russe à Paris. La seconde faute a été que Guillaume II a annoncé lui-même, et le premier, le renouvellement de la triple alliance, ce qui nécessairement devait aggraver la situation des rapports russo-allemands.

Enfin, la visite à Londres de Guillaume II, si bruyante et si démonstrative après la Russie et à la France fut envisagée comme une sorte de provocation et, par là, a préparé le terrain pour la contre-manifestation de Cronstadt.

Evidemment, M. de Bismarck, par cette vive critique de la politique suivie, en ces derniers temps, par l'empereur Guillaume, a surtout pour but de convaincre que les choses ne se seraient pas passées ainsi s'il avait continué à diriger les affaires de l'Allemagne. A l'entendre, il avait, en quelque sorte, rendu la Russie indifférente au traité de la triple alliance, et conservé à l'Allemagne de bonnes relations avec le tsar. A ces yeux, ce sont les fautes récentes commises à Berlin qui ont tout gâté, c'est-à-dire la visite de l'impératrice Frédéric à Paris, l'annonce bruyante et intempestive du renouvellement de la triple alliance, et enfin le voyage de Guillaume II à Londres.

Ce qui nous fait douter, quelque peu, de l'authenticité de cette lettre, c'est de voir un homme d'Etat aussi fort et aussi clairvoyant que l'ancien chancelier, attacher tant d'importance à des causes relativement secondaires, et ne pas reconnaître et constater nettement la cause profonde et essentielle du fait dont il se préoccupe.

M. de Bismarck croit il sérieusement avoir, pendant qu'il gouvernait l'empire, endormi la vigilance de la Russie sur la portée et les conséquences de cette prétendue Ligue de la paix, où il a coalisé les trois puissances centrales de l'Europe? Non, sa diplomatie était trop au courant de ce qui se faisait dans les autres chancelleries pour avoir pu ignorer les véritables sentiments qui régnaient à Saint-Pétersbourg. Il savait, à coup sûr, et l'on peut dire que tous les Etats intéressés savaient, avec lui, que la Russie n'a jamais considéré, dès le premier jour, la triple alliance comme un acte dirigé, par l'Allemagne, autant contre elle que contre la France. Elle ne s'est jamais fait la moindre illusion sur les intentions de la diplomatie allemande à cet égard. Elle a vu clairement, non seulement que l'on rêvait, à Berlin, l'affaiblissement de la Russie et de la France, mais que l'équilibre tout entier de l'Europe risquait d'être détruit par la prépondérance de l'Allemagne et de son alliée. C'est de ce jour que date la forte et prévoyante politique de l'empereur Alexandre ; c'est de ce jour que s'est produit le rapprochement de la Russie et de la France, et, depuis lors, tout a concouru à le rendre plus intime.

Tandis que M. de Bismarck était au pouvoir, il n'y a eu aucune raison pour donner à cette entente une éclatante démonstration, mais elle existait, et le chancelier de fer en avait, incontestablement, les preuves certaines.

La manifestation de Cronstadt n'a fait que mettre en plus grande lumière, devant l'opinion, une situation qui, depuis longtemps, ne pouvait être un mystère, en Europe, pour aucun homme d'Etat digne de ce nom.

Des incidents occasionnels, qui ont pu déterminer le gouvernement russe et le gouvernement français à attester publiquement leur union étroite en vue de donner d'efficaces garanties au maintien de la paix, il n'y en a qu'un, parmi ceux dont parle M. de Bismarck, qui ait eu une véritable influence : c'est le renouvellement de la triple alliance.

On pouvait supposer que les trois alliés auraient compris que, depuis quelques années, leur alliance ne leur avait créé que des embarras et des mécomptes, et qu'il vaudrait mieux peut-être ne pas dresser de nouveau cette menace sur l'Europe. Ils ne l'ont pas fait ; l'on dit, il a été nécessaire de faire connaître au monde qu'il existe entre la France et la Russie une entente, salutaire pour tous les Etats, qui serait, en toute circonstance, un contrepoids puissant de nature à contenir toutes les ambitions et empêcher toutes les entreprises capables de déchaîner le feu de la guerre.

L'Europe tout entière le sait maintenant. Cela suffit.

Josephine, l'excellente bonne du docteur Sédéasse, entre dans le cabinet de son maître.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a là deux monts qui vous demandent une consultation.

—Des monts!.... Sont-ils vraiment monts?

—Ils le disent, du moins!

Echo des distribution de prix.

—Votre fille est gentille, disait-on à Calino, mais votre fils n'a pas été gâté par la nature.

—Vous m'étonnez, il vient encore de remporter le prix de *physique*.

Z...., sa rareur qui possède un physique des plus ingrats, vient de sonner à la porte d'une de ses victimes.

La bonne lui ouvre, accompagnée du jeune Totor, le fils de la maison.

—Monsieur n'y est pas, dit la domestique.

—Ah! répond Z...., c'est ennuyeux! Il faudra donc que j'revienne.

—Et si pas qui, monsieur, intervient Totor, puisque petit père dit somme ça que t'as une tête qui ne revient pas!

Deux amis se rencontrent après une longue séparation.

—Vous rappelez-vous, dit l'un, de Mlle Chapoteau, avec qui nous dansions si souvent?

—Parfaitement. Elle était jolie, mais fantasque en diable, légère et folle, et souvent je me disais : celui qui l'épousera aura à pleurer.

—Elle est ma femme depuis trois ans.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

DEUXIÈME PARTIE.

VINGT ANS PLUS TARD.

XIX

L'ALLIANCE.

Elle ne s'était pas agrandie d'une maison.

M. de Saimine la retrouvait après vingt ans comme il l'aurait retrouvée après une absence de vingt-quatre heures.

Entre le double rang de peu la piers, Saimine, la petite rivière dont il avait pris le nom, roulait toujours aussi pure, aussi fraîche.

La maison de Jean François Aubert avait été achetée par des gens du pays.

M. de Saimine n'éprouvait que de la curiosité—une certaine curiosité railleuse—à retrouver toutes ces choses en place, immuables, alors que sa vie à lui avait tellement changé et avait été si variable.

Il n'avait point d'émotion.

Seul, au faubourg d'Alsace, le cabaret de la mère Sabre n'existait plus.

Il y avait à maintenant une petite boutique d'épicerie tenue par une jeune femme.

La mère Sabre était morte.

M. de Saimine se promenait hardiment, dévisageant les gens qu'il rencontrait, jugeant sur eux de l'effet de sa transformation.

Personne ne le reconnaissait.

On le regardait avec une sorte de timidité curieuse et craintive.

Quelques-uns, intuitivement, saisis de respect devant ce monsieur dont le luxe de vêtements indiquait la richesse, portaient la main à leur chapeau.

M. de Saimine était descendu à l'hôtel; il y passa la nuit, et le matin il demanda, avec une très naturelle aisance :

—Ce n'est pas loin d'ici, le château de Givres?

—Oh! non, monsieur! répondit la maîtresse de l'hôtel, c'est à deux kilomètres seulement.

Elle ajouta :

—C'est un beau château, et c'est vraiment dommage qu'il soit abandonné comme ça!

M. de Saimine ne demandait qu'à parler.

—Il y a longtemps qu'il est inhabité?

—Depuis vingt ans.... M. le comte de Givres y est venu une fois, et puis, quand il a su ce que l'on disait dans le pays, à cause de sa fille, qui avait fait une faute, il n'est jamais revenu. C'est une terrible histoire, allez, que l'histoire de cette demoiselle qui a été séduite par un assassin!.... Chacun dans Blancheville vous en parlera comme d'une chose d'hier.... Il y a bien des gens qui ont eu depuis des apparitions qui font frémir....

—Est-ce qu'on peut le visiter, ce château? demanda M. de Saimine.

—Oh! bien sûr!.... Le jardinier qui est un étranger à qui l'on ne parle pas—personne du pays n'aurait voulu servir dans cette maison maudite—a les clefs du château.... Le comte voudrait bien le vendre, et tous, nous voudrions bien qu'il fut acheté, car ça changerait peut-être le sort.

M. de Saimine prit la route de Pierre-Bénite.

Il traversa le bois de Bellance et, arrivé à la sortie du bois, à l'endroit d'où l'on découvrit Pierre-Bénite et, au lointain, les tourelles du château de Villagnole, il s'arrêta.

Un souvenir très précis fixait sa pensée....

C'était là qu'il était venu, au milieu de la nuit, avec les magistrats et les gendarmes, chercher le cadavre de Jean-François Aubert.

Il aidait à porter la civière, et Gispalou tenait dans sa main le falot dont la lueur sinistre dansait comme un feu follet.

Gispalou!.... qu'était-il devenu ce sauvage-là?

Était-il mort? ou, comme par le passé, vivait-il dans son antre, solitaire, comme un animal des bois?

S'il pouvait le voir!

Le braconnier était rusé, fin comme un renard; il était observateur, aimait à suivre les pistes.

Il en savait peut-être beaucoup plus long qu'on ne pensait sur les relations de Paul et d'Edmée et, s'il obtenait de lui un indice, un mot échappé, un serment surpris, cela pourrait devenir dans la bouche d'Emmeline une preuve convaincante.

Mais Gispalou devait lui garder rancune de leur dernière rencontre.

La colère d'avoir été joué par Fernande et par Campagnol lui avait fermé la cour de fiel et de haine.

Il est vrai que depuis il avait coulé bien de l'eau sous le pont de la Saimine, et les choses de ce temps-là étaient oubliées, sans doute!

Gispalou ne le reconnaîtrait peut-être même pas.

Il l'interrogerait habilement, et, avec de l'argent, très facilement, il amènerait le braconnier aux révélations, si toutefois il savait quelque chose d'important.

M. de Saimine se rappelait le pays merveilleusement; il le connaissait aussi bien qu'aux temps où il flânait, traînant un peu partout sa paresse qu'entretenait Fernande.

Il prit un petit sentier sous bois qui menait directement à la hutte de Gispalou.

Quand il eut marché quelque temps, il entendit du bruit : le coup mat d'une cognée frappant sur le bois.

Bientôt, un homme lui apparut, tournant le dos, très occupé à sa besogne, les jambes écartées, solides, un être ramassé, trapu.

C'était Gispalou.

M. de Saimine s'approcha de lui.

Gispalou continuait à taper, ne l'entendant pas venir.

Alors, M. de Saimine lui frappa sur l'épaule, et Gispalou, se retourna d'un bond.

Il n'avait pas beaucoup changé; il avait toujours le même aspect de brute, avec une certaine expression de finesse aiguë dans le bleu de ses yeux.

Il ne reconnaissait pas, Gispalou! lui demanda M. de Saimine.

Le braconnier l'enveloppa d'un regard, le regard d'un œil perçant habitué à regarder dans la nuit, à guetter à l'affût.

Il faisait un violent effort de mémoire.

Tout à coup, une expression de haine allumait ses yeux ; il tressaillit, en même temps qu'il semblait se ramasser sur lui-même pour bondir sur l'ennemi.

Mais M. de Saimine était sur ses gardes : il avança d'un pas hardi en fixant Gispalou d'un air si rayonnant de bienveillance qu'il comprit qu'avec un tel adversaire la lutte serait vaine comme ses efforts.

Hypocritement, il se soumit.

Mais, en dessous, en balissant la tête, sa physionomie trahissait sa résolution intime d'attendre l'occasion pour assouvir sa haine par la surprise et par la ruse.

M. de Saimine souriait, très à son aise, tranquillement, sûr de lui.

Il répéta sa question.

—Me reconnais-tu, Gispalou?

—Pour sûr que je te reconnais! murmura d'une voix sourde le braconnier.

Puis, relevant la tête, il ajouta en regardant M. de Saimine :

—Vous vous êtes donné le mot pour revenir tous?.... Hier, c'était la pauvre femme; aujourd'hui, c'est Campagnol, l'amant de Fernande Aubert.... Seulement, ceux qui étaient pauvres sont devenus riches et ceux qui étaient riches sont devenus pauvres....

—Que veux-tu dire?

—Eh! oui, parbleu! tu n'avais, toi, que des dettes chez la mère Sabre, et tu reviens joliment poussé.... Et la demoiselle du château, qui n'avait qu'à se laisser vivre, qui est disparue on ne sait pourquoi, elle revient pitoyable, plus pauvre qu'une portesse de besace.

—Mademoiselle de Givres est ici! s'écria de Saimine.

—Oh! il n'y a pas longtemps, dit Gispalou. Elle est arrivée ayant-hier, vieille, en loques, avec des cheveux blancs, misérable à ne plus la reconnaître et à en avoir une pitié qui fendrait les pierres du chemin. Personne ne l'a encore vue. Je l'ai rencontrée, par hasard, assise au pied d'un gros chêne où jamais personne ne va.... Je l'ai bien reconnue, parce que, moi, je suis comme les chiens, je reconnais tout de suite.

Et Gispalou ajouta :

—Il faudra bien pourtant que j'aille dire à Blancheville qu'elle est revenue, la pauvre demoiselle : elle ne peut pas vivre comme ça.... Elle s'est rendue au château, mais le jardinier, qui n'est pas du pays et qui est un homme dur et méchant, lui a jeté des pierres pour la faire fuire..... Je lui ai donné du pain bier, je vais lui en porter un morceau aujourd'hui.

—Je te suis, dit M. de Saimine ; allons-y maintenant ; je suis curieux de la voir, cette malheureuse.

Ils se rendirent au pied du chêne qui toujours tendait ses branches vigoureuses et mettait de l'ombre et du mystère dans ce coin secret où Paul et Edmée avaient échangé leurs serments, leur foi, leur amour.

La pauvre insensée était là ; après sa longue pérégrination à travers les chemins et les bois, à travers les villes où tout avait passé sans laisser de trace dans son esprit, dont la folie s'était emparé, à travers les heurts et les cahots où son corps insensibilisé s'était meurtri sans qu'elle eût l'air de souffrir, elle revenait, comme ramenée par la même poussée fatale qui l'en avait chassée, à l'endroit d'où elle était partie.

Gispalou épiait M. de Saimine, qui était redevenu le Campagnol.

Il s'attendait à le voir tressaillir, frémir de pitié devant ce spectacle douloureux, mais le masque impassible de l'aventurier ne broncha pas.

Elle était là, Edmée de Givres, vieille, courbée en deux!

Ce beau visage tiré et était devenu presque terreux; ses cheveux, tout blancs, tombaient en désordre autour de sa tête; son œil était sans flamme.

Elle était vêtue de loques; elle était lamentable.

M. de Saimine la regarda.

Elle, de son côté fixait ses yeux sur ces deux hommes, mais rien dans son regard ne pouvait faire croire qu'un souvenir, qu'une reconnaissance s'éveillait en elle.

Puis, elle se mit à parler d'une voix étrange, d'une voix sourde, presque sans force :

—Je n'ai rien trouvé, disait-elle ; je ne l'ai pas vu.... Et, pourtant, j'ai bien marché, oh! bien marché!.... L'image me trompait et, depuis qu'elle a disparu de devant moi, je ne sais vraiment où je m'y suis pris de flamme durée dans l'azur du ciel.... Le bien-aimé est mort!.... Et, sur sa maigre poitrine, sa tête démente tomba.

Le braconnier avait la figure tordue par une étrange grimace : est-être des bois, dont le cœur s'était comme pétrifié dans la vie solitaire, sentait une réelle émotion se fondre en lui à l'aspect de cette épouvantable infortune.

Les dents serrées, il murmurait courageusement :

—Ah! les gueux! les misérables!.... Malheur sur moi qui ai été leur complice et qui ai été méchant!.... Malheur sur moi, mais aussi malheur sur eux!

—Que dis-tu? demanda brusquement M. de Saimine.

—C'est son ouvrage, répondit Gispalou, c'est le crime où tu m'as mêlé en me faisant ensorceler par l'autre, par Fernande Aubert!.... Je l'ai vu, Fernande Aubert!.... J'ai vu des fantômes pendant les nuit, j'ai eu peur.... C'est toi qui a mis des spectres dans ma vie!

—Allons donc, tu sais bien qu'il n'est sauvé. En s'enfuyant, n'avouait-il pas? C'est comme s'il avait crié : "Tu m'aimais, c'est moi!"

—C'est vrai cependant, murmura le braconnier.... Oh! il y a eu de la sorcellerie là dedans!

Gispalou restait songeur.

Soudain, près de lui, un bruit d'ailes retentit : c'était un gibier qui se levait.

Ce bruit éveilla son attention.

La chasse, c'était sa vie, elle l'attirait invinciblement.

Il s'éloigna, laissant la folle seule avec M. de Saimine, pour voir de quel côté l'oiseau avait pris son vol.

Alors, vite, M. de Saimine se pencha sur Edmée.

—C'est de Paul Aubert que vous parlez? dit-il.

La folle enraidie et pâlie sur son front rose demeurait immobile.

—Qui a parlé? demanda-t-elle d'un air égaré et avec une voix tremblante ; qui a dit ce nom? qui a nommé l'époux?

—C'est moi.

—Elle regarda M. de Saimine.

—Vous?.... je ne vous connais pas!

—Non, mais moi je connais Paul Aubert.

Subitement, Edmée se précipita vers M. de Saimine.

—Oh! s'écria-t-elle, conduisez-moi vers celui que j'aime!.... Il y a si longtemps que je le cherche!.... Mon Dieu, que c'est loin, loin!.... Partons, partons vite!.... Oh! que je voudrais le voir!

Ses yeux s'ouvraient anxieux, comme pour sonder le passé, comme pour reconnaître les choses qui l'entouraient.

Maintenant, le souvenir revivait en elle, le pays lui disait des choses familières.

Etonné, avec une nuance de ravissement enfantin dans les yeux, elle regardait la pelouse, les arbres, le vieux chêne protecteur.

—Je ne sais plus, dit elle, la jeune fille qui venait le soir donner ses baisers au daoné; mais il me reconnaîtra, car son cœur doit battre comme le mien!

L'évocation du nom aimé, de ce nom qui n'avait plus jamais frappé son oreille depuis l'horrible malheur qui s'était abattu sur elle il y avait vingt années, semblait vraiment ramener un peu de lucidité dans ce cerveau en délire.

M. de Saimine l'examinait avec attention.

Il suivait sur son visage l'expression radieuse qu'y mettait le souvenir du temps heureux.

—Menez moi vers lui! reprit-elle. J'ai toujours la bague de sa mère, qu'il m'a donnée. Il m'a dit : "C'est une chose sacrée et par elle nous sommes époux!" Je lui ai répondu : "Je t'aimerai jusqu'au delà de la mort!...." Oui, je m'en souviens.... Où donc, mon Dieu, que s'est-il donc passé depuis?.... C'était ici, à l'endroit où nous sommes.... Il m'a mis la bague au doigt, et elle y est encore comme au jour où il l'y a mise.... Je ne l'ai jamais quittée, et je veux la rapporter.

Elle montrait la bague, en tendant la main.

M. de Saimine eut un éclair de joie dans les yeux.

Il était venu chercher un objet quelconque ayant appartenu à Edmée, et voici que le hasard le favorisait au-delà même de ce qu'il pouvait attendre.

Si la folie disait vrai, est ce que cet anneau de fiançailles ne pourrait pas, au doigt d'Emmeline, que la jeune fille eût-il bien l'enfant de Paul Aubert?

Et, dès lors, il était inutile d'entrer dans le château, d'y faire des recherches : rien ne vaudrait mieux que la bague de la folle, que la bague donnée par Paul à Edmée.

—Oui, c'est cela, pensa M. de Saimine, il vaut cet anneau!

Et il ajouta :

—J'ai bien fait de ne pas perdre de temps.... Qui sait si demain cette femme qui erre, qui va à l'aventure, n'aurait pas continué sa route, disparaissant de nouveau?.... Ah! décidément, j'ai la chance de mon côté, puisqu'après vingt ans je retrouve Edmée la folle, celle qu'on disait morte!

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Il était bien seul avec Edmée.

Gispalou avait disparu, et M. de Saimine pouvait agir sans craindre d'être vu.

Mais il fallait agir vite.

Alors, d'un geste brutal, il saisit la main d'Edmée, et, tout à coup, il lui serra le poignet violemment de la main gauche, tandis que de la main droite il arrachait la bague.

La folle poussa un cri sauvage et rauque, un cri d'une véritable puissance surhumaine :

Elle s'était dressée, debout ; les yeux étaient effrayants d'angoisse.

Puis, tout-à-coup, elle tomba en arrière.

Au cri qu'elle avait poussé, Gispalou accourut.

—Quoi? demanda-t-il, qu'a-t-elle donc?

—Je n'en sais rien, dit M. de Saimine, qui avait eu le temps de faire disparaître dans sa poche la bague volée.

Et il parlait avec une tranquillité absolue.

—Je n'en sais rien. C'est la douleur, la faim, la folie qui l'a fait crier. Porte-la vite chez toi. Tu as du feu, de l'eau-de-vie : tu la ranimeras, tu lui donneras quelque chose de réconfortant.

Gispalou prit la malheureuse dans ses bras avec des précautions pour ne point lui faire de mal.

Edmée était sans connaissance, mais elle n'était pas évanouie.

Un frisson,—comme un frémissement de révolte et de terreur,—agitait son corps ; un faible gémissement trahissait la vie.

M. de Saimine s'en était allé.

Ce n'était pas la peine de rester plus longtemps!

Maintenant,—merveilleusement servi par le hasard,—il était pressé de revenir à Paris pour jouer la partie décisive.

Dans l'après-midi, il prit à Châlons le train de Paris.

Alors, il examina la bague avec attention.

C'était une alliance double que se divisait sans se séparer.

A l'intérieur, M. de Saimine lut deux noms gravés :

JEAN-FRANÇOIS—JEANNE

Et au-dessous une date.

C'était l'alliance qu'Aubert avait donnée à sa première femme le jour de son mariage.

La folle n'avait donc pas menti : cette bague lui avait bien réellement été autrefois remise par son amant.

Une grande joie envahit M. de Saimine. Ses espérances allaient se réaliser. Il allait donc, d'un seul coup, se procurer de l'argent et se venger de la façon la plus atroce de l'homme qu'il haïssait!

Seul dans son compartiment, il piétinait, ne pouvant pas tenir en place ; une impatience fébrense lui brûlait le sang.

Il eut voulu fouetter la vapeur afin de rouler plus vite!

—Avec cette bague, se disait-il, en répétant ses paroles dont il était heureux et comme pour faire pénétrer en lui l'assurance de réussir, avec cette bague, Emmeline est sûre de convaincre Hernandès, quand même il aurait des doutes!

En arrivant à la gare de Lyon, il rentrait dans son incarnation parisienne.

M. de Saimine sauta en voiture et se fit conduire dans un Café du boulevard, où il avait la certitude de trouver Darthez.

Celui-ci y était, en effet, et à l'expression de joie qui éclairait le visage de son complice, il comprit qu'il avait réussi.

—Eh bien!.... dit-il en lui tendant la main.

—L'affaire est dans le sac! répondit M. de Saimine.

En quelques mots il conta l'histoire à sa façon, sans parler d'Edmée et de la violence qu'il lui avait fait subir.

Il dit qu'il avait pénétré dans le château, sous prétexte de le visiter pour l'acquérir : le jardinier l'avait laissé seul un instant, il en avait profité pour entrer dans la chambre qui avait été celle d'Edmée, et dans un petit tiroir qu'il avait forcé, il avait trouvé cette bague qui serait pour Emmeline une preuve éclatante, indiscutable, aveuglante.

—Bravo! s'écria Darthez transporté d'admiration.... Ah! quelle veine j'ai de te rencontrer!..... Tu es vraiment fort, tout de même!.... Demain, Emmeline sera dans les bras d'Hernandès et de Chédoine qui la convaincront de baisers en pleurant toutes les larmes de leur corps.

Il se frottait les mains en riant.

M. de Saimine sourit à son tour, mais d'un sourire cruel : le désir de la vengeance qui approche allumait ses yeux, ses mains se crispaient et ses lèvres se retroussaient montrant ses dents aiguës, ses dents de carnassier, prêtes à mordre et à déchirer.

—Et, maintenant, dit il, à nous deux, Hernandès! Tu m'as gagné par ton duel que la première partie. A moi la revanche!

XX

"MA FILLE!"

Hernandès était allé chez M. Chédoine père.

Dans le jardin de l'hôtel, il se promenait avec le vieillard.

De la fenêtre de chambre, Solange les regardait, pensive, et son regard s'arrêtait sur Hernandès avec une douce émue.

Depuis leur dernière conversation, où Hernandès lui avait parlé avec cet accent profond dans lequel il y avait quelque chose de mystérieux et de troublé qui était plus que l'affection et le respect, elle ne pouvait se défendre, en sa présence, d'une impression qui la dominait.

Mais elle ne regrettait pas, elle ne regretterait jamais le sacrifice auquel elle avait consenti pour sauver l'honneur de son père.

Pourtant, une voix intime parlait doucement dans son cœur et disait : "Si tu étais libre!...."

Le comte de Givres, brûlé par la passion ardente qui était le dernier feu de sa vie, était devenu fou de déception, de colère, de rage à la disparition de sa femme.

Sans souci du bruit, du scandale, il était venu la réclamer impérieusement chez son père, et voulait se faire suivre par elle, au nom de la loi qui les avait unis.

Mais M. Chédoine avait défendu sa fille avec une fermeté très digne. A la loi il avait opposé la loi : une instance en séparation était ouverte, et Mme la comtesse de Givres avait été autorisée à habiter chez son père.

Le comte se laissait aller aux plus folles menaces.

Comme il avait perdu tout sens moral il perdait toute raison. On eût dit qu'il prenait un plaisir de malade à s'obstiner de plus en plus dans son aveuglement.

Jolie et gracieuse avec des traits affinés, une tournure pleine de charme et de grâce, elle est à ravir plus d'une fois les obsèdes sans gêne qui, sur le pavé de Paris, sont toujours en quête d'une bonne fortune : mais l'honnêteté conjuguée avec le sang chaud ne manque jamais de faire le reste, et jamais elle n'est—même un instant—la tentation de faillir.

Elle avait courageusement lutté, travaillant le jour, travaillant la nuit, cousant pour des lingères du quartier, pour des ouvrières en chambre ayant plus de ressources qu'elle.

Et toute affection pour dorer sa vie, la rendre moins amère!

Les rêves sont interdits aux êtres toujours en lutte avec les difficultés matérielles. Tout ce que la pauvre fille savait, c'est qu'il y a une race destinée à souffrir toujours, à ne s'arrêter jamais dans la lutte, les misères, et qu'elle était de cette race là.

Longtemps, elle avait pu se suffire ; puis, au cours du dernier hiver, elle était tombée malade et, alors, ses dernières ressources furent épuisées.

Quand elle put se relever, elle se remit à la besogne, ne se reposant, continua-t-elle, que la nuit ; mais la malade avait tué en elle le courage de jadis, et, maintenant, en jetant un regard autour d'elle, en voyant toutes les tristesses de sa vie, elle sentit le découpir entier en elle....

Peu à peu, tout se tassait, se fondait, se noyait dans une brume de tristesse.

Que pouvait elle espérer? Que pouvait-elle attendre? En face de l'injustice destin, elle trouva qu'elle avait assez fait, que l'on était son droit de ne plus soutenir une lutte impossible, et, ayant enfin résolu de mourir, de chercher l'éternel repos, elle voulait sans retard obtenir la délivrance.....

Dans sa pensée, elle n'avait qu'un mot : dormir!

Pourquoi donc l'avait-on réveillée? pourquoi la forçait-on à vivre, c'est-à-dire à souffrir?

Le médecin voulut la réconforter.

—Il faut reprendre courage, dit-il. Votre situation est des plus intéressantes, et des personnes généreuses vous viendront en aide. Est ce qu'on meurt à vingt ans, voyons!

—Pauvre fille! s'écria Darthez.

La malade tourna son visage vers lui, le visage charmant et doux sur lequel un sourire triste mettait comme un mélancolique rayonnement.

Darthez avait le cœur ému.

—Le docteur a raison, dit-il : il faut vivre, mon enfant.....

—Qu'est cela?.... C'est la main d'un fou!

Il pensait au comte de Givres, et une soudaine intuition le fit se redresser.

Mais ce n'était point le comte de Givres, ce n'était pas un fou!

C'était André qui arrivait en tempête, les yeux illuminés, les bras tendus.

Du plus loin qu'il aperçut Hernandès, il s'écria :

—Ah! mon ami, mon cher ami, votre....

Il s'arrêta brusquement, effrayé du mot que, dans l'ivresse du bonheur, il allait laisser jaillir de son cœur; et, reprenant vite son sang froid, avec la même joie triomphante, il ajouta :

—La fille de Paul Aubert est retrouvée!

Hernandès pâlit, il porta la main à son cœur, comme s'il venait de recevoir un coup mortel.

Il chancela.

André Chédoine se précipita pour le soutenir.

Solange avait entendu la voix de son frère ; elle avait, de sa fenêtre, vu la violente émotion sous laquelle Hernandès succombait : elle accourut alarmé et tremblante.

—Oh! pardon, disait André, qui ne savait comment réparer le mal que sa précipitation avait causé, pardon mon ami.... Je vous croyais plus préparé à cette grande joie.....

Hernandès revenait à lui.

Un indéfinissable sourire transfigurait sa physionomie, toujours grave, toujours empreinte de tristesse ; ses yeux s'élevèrent, extasiés.

—Moi aussi, dit il, je me croyais plus fort!

Il se tut un instant, faisant comme un effort pour contenir en lui, pour retenir l'explosion de bonheur qui montait puissante en son être.

Puis, d'une voix haletante, d'une voix que les battements de son cœur scandaient.

—Oh! parlez, André, dites moi tout!.. Où est-elle? où est-elle?

Toute sa joie ardente, toute la frémissante espérance qu'il avait gardée en lui déborda dans ces mots :

—Oh! cette minute me paie de toutes mes souffrances!

Et il demanda encore :

—Où est elle?

—Dans un instant elle sera chez vous, au Grand Hôtel.

—Courons! s'écria Hernandès, qui bondit en avant.

—J'ai une voiture à la porte.

Solange et son père les virent disparaître.

Ils comprenaient que c'était le bonheur qui les emportait, et, par cette joie, ils furent tous les deux un peu soulagés de la douleur qui pesait sur leurs cœurs.

Rapidement, en voiture, Chédoine mit Hernandès au courant des recherches de Darthez et lui raconta comment, de quelle miraculeuse façon, elles avaient abouti.

Darthez avait d'abord intéressé à sa mission toutes les personnes qu'il connaissait à Paris. Il avait fait ce qu'ils avaient fait eux-mêmes. Il avait frappé à toutes les portes officielles qui étaient restées muettes.

Enfin, le hasard,—la Providence plutôt,—venait de le servir à merveille.

La veille, comme il rentrait chez lui, à son hôtel de la rue Bergère, il avait vu un groupe de personnes devant la maison voisine.

Ces personnes s'entretenaient avec animation, parlaient haut, gesticulaient.

Darthez s'en approcha.

Il apprit qu'on venait de sauver une jeune fille de la mort.

La malheureuse était enfermée dans sa chambre, y avait allumé un réchaud, et, étendu sur son lit, attendait que l'asphyxie fît son œuvre.

Heureusement, un voisin avait remarqué du gaz pénétrant.

Il s'était levé, avait ouvert la porte de sa chambre. Alors, une odeur forte était venue à lui.

Que se passait il donc?

Il appela. D'autres locataires de la maison accoururent. On écouta.

De nouveaux gémissements se firent entendre.

—Mais il y a un malheur là-dedans! s'écria l'un des locataires en désignant la chambre de la jeune fille.

Il frappa, appela, puis écouta, anxieux. Pas de réponse. Alors, il se rua sur la porte et l'enfonça.

Aussitôt, une bouffée de gaz acide carbonique lui frappa le visage et il en resta interdit, suffoqué; puis, prenant une résolution hardie, s'armant de tout son courage, il entra dans la chambre et, courant vers la fenêtre, en brisa les vitres d'un coup de poing.

L'air pénétra à flots dans la petite pièce, chassant les gaz asphyxiants.

Maintenant, les voisins étaient tous là, autour de lui où la jeune fille était étendue.

La malheureuse, peu à peu, revenait à elle. La mort n'avait pas eu le temps de la toucher de son aile sombre. Elle n'était encore qu'évanouie, et l'air frais du dehors la ranimait lentement.

Elle essayait de se redresser et, passant ses mains sur son front, d'un air égaré elle disait :

—Oh mais je donc?....Que me veut-on!.... Qui est là?

Et, alors, elle se rappela ce qui s'était passé, elle se souvint de la tragique détermination qu'elle avait prise, et, tout à coup, éclatant en sanglots, elle s'écria :

—Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir?

Des secours lui furent aussitôt donnés et on envoya chercher un médecin.

Celui ci accourait justement à l'instant où Darthez, arrivé auprès des personnes rassemblées devant la porte de la maison et les ayant interrogées, avait saisi les douloureux détails de cette tentative de suicide.

Le médecin monta dans la chambre de la jeune fille, et Darthez, que ce dramatique incident avait intéressé, le suivit.

La jeune fille était encore étendue sur son lit.

Elle releva la tête ; elle pleurait, elle aussi.

Et elle dit simplement :

—Edmée?.... c'était le nom de ma mère!

Elle sentit que la main d'Hernandès la serrait plus fort.

Il faisait un violent effort pour rester maître de lui.

Il résistait à l'immense envie d'ouvrir ses bras et de les refermer sur cette enfant, de la lier à lui, de l'embrasser éperdument en lui disant tous les mots d'amour qu'il avait jusqu'alors contenus dans les plis de son cœur.

Mais il voulait savoir.

Il ne voulait pas en sa présence, le tressaillement intime de son âme et de sa chair, comme il l'espérait.

Il ne trouvait pas en elle un souvenir d'Edmée : elle n'avait pas, pour lui, fait revivre un heure du passé.

Il la fit asseoir auprès de lui.

Elle était comme mystérieusement influencée par son allure silencieuse; elle tremblait.

—Rassurez vous, mon enfant, lui dit-il de sa voix douce et profonde.... Racontez moi votre histoire.

Emmeline jouait admirablement son rôle de jeune fille émue, intimidée, craintive.

Sa voix était hésitante, comme étranglée par une douleur intime.

—Oh! mon histoire n'est pas longue, dit-elle.... Aussi loin que ma mémoire peut aller dans le passé, je me souviens que ma mère me menait par la main, et que nous marchions sur des routes qui me paraissaient bien longues, qui n'en finissaient plus.... Dans les villages, on nous donnait du pain, quelquefois des sous, car nous n'avions rien; quelquefois aussi de méchantes gens nous chassaient, et les gendarmes nous faisaient un peur.... Nous couchions le plus souvent dans les granges ; lorsque nous étions fatiguées, nous nous reposions sur les tas de pierres des routes, ou bien sur l'herbe des prés.... Maman voulait toujours aller devant elle, et je la suivais....

La jeune fille s'interrompit un instant, comme pour étouffer un sanglot.

—Ma mère, reprit-elle, avait dû être fort belle. Elle avait une figure douce et triste, encadrée de longs cheveux, et ses yeux, malgré leur égarement, rayonnaient en se fixant sur moi. Et quelle voix douce et caressante elle parlait, quand elle me pressait sur son cœur!

Elle s'arrêta, donnant à son émotion le temps de se calmer.

Hernandès l'écoutait avec une attention avide.

—Ma pauvre mère, continua la jeune fille d'une voix très triste, ma pauvre mère n'avait plus où reposer sa tête.... Je n'